

Une famille d'imprimeurs nantais : les Mellinet

Si l'imprimerie est apparue en Bretagne en 1484, ce ne fut que neuf ans plus tard qu'elle fit ses débuts à Nantes où se trouvait la cour ducale. C'est en effet en 1493 que sortit des presses d'Étienne Larcher, situées rue des Carmes, l'édition posthume des *Lumettes des Princes*, œuvre du poète et rhétoricien nantais Jehan Meschinot.

Mais la grande époque de l'imprimerie nantaise fut incontestablement le début du XIX^e siècle, avec l'apparition du journalisme sous l'impulsion de deux familles d'imprimeurs nantais, les Mangin et les Mellinet. Nous évoquerons ici les activités de la famille Mellinet et surtout la destinée et l'œuvre de son plus illustre représentant, Camille Mellinet, né en 1795 et mort en 1843, le fondateur du *Lycée Armoricaïn* et l'auteur de *La Commune et la Milice de Nantes*. Mais il nous faudra aussi parler du rôle joué par la famille Mangin à propos de la rivalité professionnelle et politique qui opposa les deux familles d'imprimeurs nantais.

L'origine de la famille Mellinet, selon une tradition bien établie mais que nous n'avons pas pu vérifier, se situerait à La Rochelle. Elle remonterait à un jeune noble protestant qui aurait été soustrait à sa famille pour être élevé à Nantes dans la religion catholique sous un nom d'emprunt, Mellinet. Quoi qu'il en soit, nous voyons que dès le XVII^e siècle les Mellinet sont bien intégrés à la moyenne bourgeoisie nantaise : on trouve alors parmi eux des commerçants, des médecins, des avocats, des ecclésiastiques et surtout des apothicaires tenant boutique place du Pilori. Rien ne semblait les destiner à la profession d'imprimeurs.

Curieusement le premier Mellinet qui se distingua dans la diffusion des idées par l'écrit fut un prêtre de l'Oratoire, docteur à la Faculté de Théologie de Nantes, Julien Mellinet, fils et frère d'apothicaires, oncle du père de Camille Mellinet. Ce Julien Mellinet était janséniste et avec son ami dom Louvard, bénédictin de l'abbaye de Saint-Gildas-des-Bois, il se trouvait à la tête des opposants à la bulle *Unigenitus* et déployait à Nantes et dans toute la région une grande activité de propagandiste. Il fut constaté lors de son procès qu'il « a établi un commerce de manuscrits contre la Bulle, envoi de brochures, commerce avec l'étranger, qu'il y a aussi des

bureaux d'adresse avec arrangement du lancement de brochures». Julien Mellinet et dom Louvard furent arrêtés en octobre 1728 et emprisonnés au château de Nantes avant d'être transférés à la Bastille en décembre de la même année. En août 1729, Julien Mellinet fut exilé à Auxerre où il mourut en 1762, à l'âge de 78 ans. Sa carrière de publiciste, qui n'est pas sans évoquer celle de Voltaire et des Encyclopédistes, avait été brève. Mais les persécutions dont il fut l'objet et les tracasseries qu'eut à subir sa famille firent désormais des Mellinet des opposants au pouvoir royal.

Si la famille Mellinet est entrée dans la profession d'imprimeurs, ce fut par une autre voie, par son alliance avec une célèbre famille d'imprimeurs d'origine bretonne, les Malassis. Le plus ancien membre de cette famille qui soit connu est Jean Malassis, médecin de la duchesse Anne de Bretagne. L'un de ses petits-fils fonda une imprimerie à Alençon sous le patronage de la reine Marguerite de Navarre, sœur de François 1^{er}, et y imprima une *Bible* en latin en 1539. Après la mort de Marguerite de Navarre, les Malassis allèrent s'établir à Rouen où ils exercèrent le métier d'imprimeurs jusqu'en 1670, date à laquelle ils revinrent à Alençon. On connaît les démêlés qu'eut avec la censure au XIX^e siècle l'un de leurs descendants, l'imprimeur Poulet-Malassis, éditeur des *Fleurs du Mal* de Baudelaire.

En 1765 arriva à Nantes Jean-Augustin Malassis qui avait travaillé dans l'imprimerie d'abord chez un de ses oncles à Alençon, puis chez Leconte à Saint-Malo. Jean-Augustin Malassis entra comme prote à l'imprimerie de la veuve d'Antoine Marie dont il épousa la fille. En 1770, à la mort de sa belle-mère, il prit la responsabilité de l'imprimerie Marie, située rue du Château, et alla installer ses presses dans un autre local peu éloigné, d'abord rue de Briord, puis place du Pilon. Son imprimerie est alors la plus importante de Nantes : elle a la clientèle de la Ville, du Présidial, de la Police et de l'Évêché. En 1794 un rapport officiel signale que l'imprimerie de Jean-Augustin Malassis possède cinq presses et emploie dix-huit ouvriers. Après sa mort survenue en 1797, sa veuve continua à gérer son imprimerie. Entre temps, en 1794, sa fille Rosalie-Anne Malassis, alors âgée de 18 ans, fervente royaliste, avait épousé le républicain Anne-François Mellinet qui venait de se signaler par son opposition à Carrier et par sa dénonciation des crimes commis sous la Terreur. Et c'est ainsi que les Mellinet firent leur entrée dans l'imprimerie.

Mais revenons un peu en arrière. Le père d'Anne-François Mellinet qui épouse Rosalie-Anne Malassis, François Mellinet, était le fils d'un apothicaire établi place du Pilon, prénommé aussi François, et le neveu du janséniste publiciste Julien Mellinet. François Mellinet, qu'on a appelé par la suite le Conventionnel, était l'une des personnalités les plus en vue à Nantes dans le monde du commerce, de l'industrie et des arts. Il était minotier et faisait le commerce des farines. Il créa à Nantes le quartier de

l'Entrepôt et collabora avec son ami Graslin à l'importante opération d'urbanisme qui porte le nom de quartier Graslin. Il fut appelé à la direction des approvisionnements de Paris et à l'administration des moulins de Corbeil. François Mellinet adopta avec enthousiasme les idées qui donnèrent naissance à la Révolution. Il participa à la rédaction des cahiers de doléances du Tiers-État de la Sénéchaussée de Nantes et fut membre de la première Commune de Nantes, en 1788, et de la Milice bourgeoise réorganisée. Élu député à la Convention, il se fit remarquer par sa modération et se rapprocha des Girondins. Lors du procès de Louis XVI, il se rallia à la proposition qui demandait « la réclusion pendant la guerre et le bannissement après la paix ». Il alerta la Convention sur les dangers que l'insurrection vendéenne faisait courir à la République et à la ville de Nantes, mais il marqua sa réprobation contre la politique de répression menée par la Convention. La maladie l'emporta à Paris en juin 1793, ce qui lui évita vraisemblablement de mourir sur l'échafaud.

Son fils, Anne-François Mellinet épousa l'année suivante Rosalie-Anne Malassis, fille d'imprimeurs, mais ne s'occupa pas de l'imprimerie de sa belle-famille dont sa femme prit la direction à la mort de la veuve Malassis. La carrière d'Anne-François Mellinet fut pour le moins agitée. Né à Corbeil en 1768, il avait fait ses études chez les Oratoriens de Nantes, puis à l'École militaire du Sorèze où il eut comme condisciple son compatriote Joseph Fouché, le futur ministre de la Police. En 1792 il est officier dans l'armée des Pyrénées. L'année suivante il mène le même combat que son père contre les excès de la Convention puis il s'attaque à Carrier qu'il dénonce à la Convention le 19 prairial an II (7 juin 1794). Sa conduite courageuse lui valut l'admiration de la jeune royaliste Rosalie-Anne Malassis qu'il épousa un mois plus tard. Deux fils naquirent de cette union, Camille, l'aîné, qui donna un grand éclat à l'imprimerie familiale, et Émile qui fit une carrière militaire et devint général. Anne-François Mellinet ne fut ni un époux, ni un père de famille exemplaire. Les opinions royalistes et les convictions religieuses de sa femme étaient sans doute difficiles à concilier avec ses sentiments républicains et anticléricaux (il ne fit pas baptiser ses enfants). En l'an XII il divorça pour épouser une toute jeune fille, Eulalie Dosne, tante de Thiers. Entre temps il avait poursuivi sa carrière militaire : commandant de la place de Brest, offrant ensuite ses services à Bonaparte après le 18 brumaire, promu général sous l'Empire. Pendant les Cent-Jours il organise la Jeune Garde. Après Waterloo il est proscrit et se réfugie en Belgique où il joue un rôle politique. En 1830 il organise un corps de volontaires pour seconder l'insurrection belge et en 1848 il tente de faire proclamer la république en Belgique. Il est alors emprisonné à la citadelle d'Anvers où il mourra en 1852. Lors du mariage de son fils Camille, en 1826, il est mentionné sur l'acte de mariage, qu'il « est absent, sans nouvelles, depuis vingt ans ».

Sa femme Rosalie-Anne, née Malassis, éleva donc seule ses deux fils tout en s'occupant de faire marcher l'imprimerie. Elle fut d'ailleurs bientôt secondée dans cette tâche par son fils aîné Camille. Camille Mellinet était né à Nantes le 28 janvier 1795 et avait fait de brillantes études au Lycée Impérial. En 1810 l'imprimerie que dirigeait sa mère fonctionnait avec quatre presses et employait huit ouvriers. Dès son entrée à l'imprimerie familiale, qui portait le nom d'imprimeur Mellinet-Malassis, il apporta tous ses soins à la typographie et en 1819, à l'âge de 24 ans, il avait suffisamment assimilé les principes de son métier pour éditer un opuscule intitulé *Précis sur l'art typographique*. En 1820 sa mère lui céda la direction de l'imprimerie contre une rente de 2 000 F pour elle-même et de 1 000 F pour son second fils Émile. Camille avait alors 25 ans. Il apporta de nombreux perfectionnements à l'imprimerie familiale. Il fit l'acquisition d'un cinquième presse, une presse mécanique entraînée par des chevaux. Cette presse, qui fut longtemps la seule à Nantes, avait sur les anciennes presses en bois l'avantage d'être plus précise, plus rapide et plus économique. Plus tard il fit installer deux autres presses mécaniques construites en Allemagne chez Konig et Bauer. Camille Mellinet apportait aussi le plus grand soin au choix des caractères et il adopta rapidement ceux qui avaient été mis en usage par l'imprimeur parisien Didot. Enfin il utilisa un nouveau procédé pour la reproduction des dessins, la lithographie. L'imprimerie Mellinet-Malassis avait gardé la clientèle des administrations, de la Mairie et de la Préfecture, et celle de l'Évêché. Elle imprimait aussi un grand nombre de brochures et d'ouvrages et avait un important commerce de librairie à l'enseigne de la *Bible d'Or*.

Mais l'activité dans laquelle l'imprimerie Mellinet-Malassis devait particulièrement se signaler sous l'impulsion de Camille Mellinet, ce fut le journalisme et l'édition de revues littéraires et scientifiques.

Sur le terrain du journalisme elle avait été devancée par l'imprimerie Mangin. Louis-Victor Amédée Mangin, le premier imprimeur de ce nom, était le fils d'un architecte parisien. Il était venu à Nantes en 1777 à l'âge de 22 ans pour exploiter le service de la petite poste aux lettres. En 1782 il avait fondé la *Correspondance Maritime*, feuille périodique dont les informations étaient particulièrement appréciées dans le grand port qu'était alors Nantes. L'imprimerie Mangin se trouvait d'ailleurs dans le quartier de la Bourse et du port, au 28, rue de la Fosse. Cette publication devait se maintenir jusqu'en 1836. Mangin avait aussi créé la *Feuille Nantaise*, appelée également *Feuille d'Annonces* ou *Feuille d'Affiches*, qui diffusait des annonces et avis à caractère commercial et qui était de ce fait très répandue et aussi très lucrative. En 1819, profitant de l'assouplissement de la législation de la Presse, Louis-Victor Mangin transforma sa *Feuille d'Annonces* en un journal politique d'opposition, *L'Ami de la Charte*, que dirigea, après sa mort survenue en 1825, son fils Charles-Victor-Amédée Mangin qui déploya de grands talents de journaliste. En

1837 *L'Ami de la Charte* devint *Le National de L'Ouest*, journal qui fut remplacé en 1851 par *Le Phare de la Loire* dirigé successivement par Charles-Victor Mangin, par ses deux fils, Victor et Amédée, puis par Georges Schwob qui en devint propriétaire. *Le Phare de la Loire* a continué à paraître jusqu'à la Libération.

De son côté Mme Mellinet avait créé en 1811 un journal semi-quotidien, le *Journal Politique du département de la Loire-Inférieure*, qui publiait des informations à caractère politique recueillies auprès des administrations locales ou dans les journaux parisiens, des avis des administrations municipales ou départementales et des chroniques littéraires ou artistiques. En 1813 ce journal prend le titre de *Journal de Nantes et de la Loire-Inférieure* et devient quotidien. En 1828 il fusionne avec la revue *Le Breton* que Camille Mellinet avait fondée en 1826. A cette époque Camille Mellinet a la responsabilité du journal. A partir de 1830 ce journal porte comme seul titre *Le Breton*. Camille Mellinet continue à l'imprimer, mais il est remplacé à la direction par Gabriel Simon.

Lors de la parution du *Journal Politique* de Mme Mellinet, un décret impérial du 4 novembre 1811 en avait fixé les attributions en même temps que celles de la *Feuille d'Annonces* publiée par Mangin, les deux journaux se partageant d'ailleurs une sorte de monopole. Il fut alors décidé, comme le rappela plus tard Mme Mellinet dans une lettre au Préfet datée du 5 avril 1815, que le *Journal Politique* des Mellinet «ne parlerait que de politique, de littérature, d'art, d'actes administratifs et que la *Feuille d'Annonces* (de Mangin) ne contiendrait que des articles de commerce, d'expropriations forcées, arrivages de navires etc,...». Bien que cette répartition ne lui fût pas favorable, car les insertions commerciales rapportaient beaucoup plus que les avis de l'Administration et les informations politiques, Mme Mellinet se tint, semble-t-il à cet accord, tandis que Mangin avait tendance à étoffer son journal commercial de nouvelles à caractère politique qui pouvaient lui attirer des lecteurs. Il en résultait un long conflit entre les deux familles d'imprimeurs. Mme Mellinet est intervenue plusieurs fois auprès du Préfet et même au ministère pour se plaindre de la concurrence déloyale de Mangin et pour faire valoir ses droits. Le 15 septembre 1815 un arrêté du Ministre de la Police Générale fixait les attributions des deux publications. Au *Journal de Nantes* de Mme Mellinet revenaient «les matières relatives à la politique, à la littérature, à l'administration publique, avec faculté d'insérer, concurremment avec la *Feuille d'Annonces* (de Mangin), les cours du change, les affiches de spectacles, les ventes de livres et les tirages de loterie». A la *Feuille d'Annonces* étaient attribuées «les ventes judiciaires, les affaires générales et particulières du commerce, avec la faculté d'insérer, concurremment avec le *Journal de Nantes*, les cours du change, les affiches de spectacles, les ventes de livres et les tirages de loterie, et aussi des extraits de la *Gazette Officielle*». Ce dernier point était

déjà une concession faite à la feuille de Mangin. D'ailleurs l'arrêté ne mit pas fin au conflit entre les deux maisons d'édition qui de simple concurrence commerciale devint aussi rivalité politique et prit parfois une tournure personnelle. Camille Mellinet eut une fois à demander raison à Charles-Victor Mangin de certaines allégations qu'il jugeait diffamatoires et il le provoqua en duel, duel qui n'eut pas lieu parce que Mangin reconnut dans *L'Ami de la Charte* qu'il n'avait pas voulu insulter Camille Mellinet. D'ailleurs Camille Mellinet avait fait preuve de magnanimité à l'égard de son adversaire par exemple lorsqu'il était intervenu auprès d'un de ses amis magistrat à Rennes, M. Nadaud, en faveur de Charles-Victor Mangin qui paraissait devant la Cour Royale de Rennes. Le conflit commercial avait déjà été en partie résolu, en 1819, lorsque Louis-Victor Mangin avait transformé sa *feuille d'Annonces* à caractère commercial en un journal politique d'opposition, *L'Ami de la Charte*.

On peut suivre l'évolution politique des deux journaux nantais à travers les différents régimes. Sous l'Empire, le *Journal Politique du département de la Loire-Inférieure* créé en 1811 par Mme Mellinet se comporte loyalement à l'égard du gouvernement qui lui fournit de la matière et qui le surveille par le fait même, malgré les opinions royalistes bien connues de Mme Mellinet. Sous la Restauration ce journal des Mellinet, devenu entre temps le *Journal de Nantes et de la Loire-Inférieure*, en 1813, peut passer pour un journal gouvernemental, bien que Camille Mellinet qui le dirige depuis 1820, républicain, comme on l'est de tradition chez les Mellinet, ne partage pas les opinions royalistes de sa mère, comme il le reconnaît dans son *Journal* inédit : « Mes opinions personnelles en politique sympathisaient peu avec celles qui depuis 1815 avaient dirigé ma mère. On ne les ignorait pas dans les administrations qui n'avaient cessé de se fournir dans notre imprimerie : mais une conduite exempte de tout reproche, quelque affabilité dans le caractère et une grande modération me firent obtenir une confiance que je ne cherchai jamais à exciter en renonçant aux principes constitutionnels. Mais aussi jamais ceux-ci ne me rendirent homme de révolution ». Camille Mellinet dépeint ici son caractère avec beaucoup de lucidité. Le témoignage de ses amis concordera d'ailleurs en tous points avec ce jugement porté sur lui-même. Sous la Monarchie de Juillet, le *Journal Le Breton*, qui succède au *Journal de Nantes* à partir de 1830, et que Camille Mellinet continue à imprimer sans en avoir la responsabilité, devient l'expression du nouveau régime au point de passer pour une feuille ministérielle. En 1830 *L'Ami de la Charte* de Charles-Victor Mangin triomphe, mais il n'en continue pas moins à exalter les idées républicaines. Aussi glisse-t-il progressivement dans l'opposition à la Monarchie de juillet, ce que ne fera que confirmer le changement de titre du journal devenu en 1837 le *National de l'Ouest*.

Camille Mellinet était un homme de caractère et de devoir. Ses

dispositions naturelles, son autorité, son sens de l'organisation, le destinaient à l'état militaire qui fut celui de son père le général Anne-François Mellinet et de son frère le général Émile Mellinet. S'il s'orienta vers l'imprimerie, ce fut principalement pour développer l'entreprise familiale que sa mère dirigeait avec beaucoup de courage. Mais ses concitoyens surent reconnaître ses qualités et lui confièrent des responsabilités publiques. Sous la Restauration il fait partie de la Garde Nationale à cheval et peu après la Révolution de 1830 il est élu Commandant de l'escadron de cavalerie de la Garde Nationale avec le grade de capitaine. Il eut dans cette position à rendre de grands services à la cause publique, notamment lors de l'équipée de la duchesse de Berry en 1832. En 1833 l'on sollicita pour lui la Légion d'Honneur à titre militaire, mais il la refusa, estimant qu'il fallait pour l'accepter avoir versé son sang. Mais ses frères d'armes tinrent à lui offrir un sabre d'honneur qui lui fut remis solennellement le 2 janvier 1834. Il fit aussi partie du Conseil Municipal de Nantes de 1832 à sa mort survenue en 1843, sauf une interruption de trois années de 1837 à 1840, et il fut toujours élu parmi ceux qui eurent le plus grand nombre de voix, ce qui marque l'estime et la confiance dont il jouissait parmi ses concitoyens. L'on savait reconnaître son dévouement aux affaires publiques, son honnêteté, son désintéressement, sa modération et son esprit de conciliation en même temps que la sûreté de son jugement et son esprit de décision.

Mais c'est dans l'exercice même de sa profession d'imprimeur, par le rôle qu'il joua dans la diffusion des lettres, des sciences et des arts, qu'il mérita aussi la reconnaissance des Nantais. Son imprimerie était la plus importante de Nantes, et son journal *Le Breton* était aussi le plus lu. Camille Mellinet était membre de la *Société Académique de Nantes et de Loire-Inférieure* qui avait été fondée en 1798; il en devint successivement secrétaire adjoint, puis secrétaire-général en 1830, à l'âge de 35 ans, ce qui était remarquable à l'époque, et enfin président. Sa contribution aux travaux de cette société a été importante. Il participa aussi à la fondation de la *Société Industrielle pour l'amélioration de la classe ouvrière et de l'industrie* dont il fut le secrétaire. Il était aussi membre de la *Société Polymathique du Morbihan* et il devint le correspondant à Nantes de la *Société Industrielle de Mulhouse*. Parmi les ouvrages sortis des presses de l'imprimerie Mellinet-Malassis l'on notera la célèbre *Histoire de Nantes* du docteur Guépin, le *Voyage pittoresque dans la Loire-Inférieure* d'Édouard Richer, le premier recueil de poésies de la poétesse nantaise Élisabeth Mercœur et évidemment le grand ouvrage de Camille Mellinet *La Commune et la Milice de Nantes*.

Les revues qu'il a fondées et dont il fut non seulement l'imprimeur, mais aussi l'animateur, ont eu un grand rayonnement dans les milieux cultivés de Nantes et de toute la région. En 1825 il avait fondé le *Journal de médecine* qui était le journal de la section de médecine de la *Société Académique*; nous avons relevé l'annonce d'un article consacré à l'acu-

puncture dans les premiers numéros de ce *Journal*. En 1826 il avait lancé une revue *Le Breton* qui devait fusionner en 1828 avec le *Journal de Nantes*. Dans le prospectus qui annonce la parution du *Breton* Camille Mellinet en indique le programme ambitieux : sciences, agriculture, industrie, commerce, jurisprudence, littérature, beaux-arts, théâtre, mœurs. Et constatant qu'«à bien dire, il n'existe de journaux en Bretagne que ceux publiés à Nantes, savoir deux feuilles politiques et une feuille commerciale,» il se propose d'exercer grâce à cette revue «une influence sur le département et sur la Bretagne». Car, fait-il aussi remarquer, «l'Armorique, nous ne saurions le répéter, a surtout besoin d'être régénérée sous le rapport de l'agriculture et de l'industrie».

La revue créée et imprimée par Camille Mellinet qui se révéla la plus originale et la plus riche et qui eut aussi le plus grand rayonnement, ce fut sans conteste le *Lycée Armoricaïn* qui parut de 1823 à 1831. Cette revue portait en épigraphe «Ante omnia Musae». Le programme en est précisé dans le liminaire de la première livraison : «*Le Lycée Armoricaïn* sera consacré exclusivement à la philosophie, aux sciences physiques et naturelles, à la littérature et aux beaux-arts; on y rendra compte des ouvrages les plus importants publiés sur ces matières, soit en France, soit à l'étranger. La politique en sera exclue.» *Le Lycée Armoricaïn* a bien rempli ce programme qui répondait d'ailleurs à une attente du public cultivé à Nantes, dans le département et en Bretagne. Camille Mellinet avait réuni autour de lui d'éminents collaborateurs qui souhaitaient faire de Nantes, un centre de rayonnement culturel breton qui ne serait pas tributaire de Paris : Ludovic Chapplain, qui fut bibliothécaire de Nantes et archiviste du département, qui signait tantôt Ludovic, tantôt Budic l'Armoricaïn, tantôt Le Flâneur Breton, pseudonyme sous lequel il a fait paraître d'intéressants tableaux de mœurs décrivant des scènes de la vie nantaise, Édouard Richer, poète, érudit, philosophe, l'auteur du célèbre *Voyage pittoresque dans la Loire-Inférieure*, adepte des doctrines swedenborgiennes qui intéressèrent si fort Balzac et de la *Nouvelle Jérusalem* du comte de Tollenare, un autre collaborateur du *Lycée Armoricaïn*, Émile Souvestre, le docteur Guépin, Blanchard de la Musse, Bertrand Geslin.

On trouve dans le *Lycée Armoricaïn* de nombreux poèmes, surtout dans les premières livraisons, poèmes à la gloire de la Bretagne, poésies d'Élisa Mercœur dans le genre lamartinien, et même des traductions inédites en alexandrins, dues à Victor Hugo : trois traductions de l'*Énéide* de Virgile, *Cacus*, *Achéménidès* et l'*Antre des Cyclopes*, et une traduction de la *Pharsale* de Lucain; *César passe le Rubicon*. Le comte Daru, académicien, cousin de Stendhal, auteur d'une *Histoire de la Bretagne*, a correspondu avec les rédacteurs du *Lycée Armoricaïn* qui lui en avaient adressé la première livraison et qui avaient rendu compte de son ouvrage. En effet ce qui paraît le plus remarquable dans le *Lycée Armoricaïn*, surtout à travers

les premières livraisons, c'est la volonté de mettre en valeur la Bretagne, de la chanter par des poèmes, de faire connaître son histoire, ses sites, ses monuments, le mode de vie de ses habitants, d'expliquer l'origine de sa langue, et sur ce sujet des échanges s'ouvrent avec les lecteurs. Camille Mellinet affirme que les paysages de la Bretagne «le disputent à l'Italie, avec les rives de l'Erdre où Théocrite eût placé ses bergers, les aspects pittoresques de Clisson, les bords magnifiques de la Loire, les antiques manoirs des preux, nos ruines, nos monuments modernes». Pour rendre le *Lycée Armoricaïn* plus attrayant Camille Mellinet l'illustre de gravures et de lithographies, dès que ce nouveau procédé commence à se répandre. On trouve ainsi des lithographies servies avec la revue ou le plus souvent insérées dans le texte qui reproduisent des paysages, des châteaux, des portraits, des costumes, des scènes de la vie courante, des objets découverts dans les fouilles. A partir de 1828 Camille Mellinet propose à ses lecteurs un *Album lithographique* qui doit comporter 12 livraisons de 4 vues chacune. On trouve aussi dans le *Lycée Armoricaïn* des chroniques sur les sujets les plus divers, l'agriculture, l'économie politique, l'archéologie, les techniques etc,... et chaque semestre l'on publie les observations météorologiques faites à Nantes par un opticien M. Huette. Le *Lycée Armoricaïn* n'a malheureusement pas eu une durée bien longue : huit années seulement. Le bel enthousiasme perceptible dans les commencements paraît ensuite s'essouffler ; et une certaine lassitude se fait sentir au fil des années, avec la diminution du nombre des collaborateurs et la réduction des échanges avec les lecteurs. En 1830 le *Lycée Armoricaïn* fusionne avec la *Revue de l'Ouest* fondée en 1828 et les deux revues sont livrées en même temps. En juillet 1831 la revue paraît sous le titre *Revue de l'Ouest, ancien Lycée Armoricaïn*. Elle est toujours éditée par Camille Mellinet, mais le directeur est désormais Émile Souvestre. D'ailleurs ce sera la seule livraison et c'est ainsi que finit le *Lycée Armoricaïn*.

Camille Mellinet ne s'est pas contenté d'être un éditeur avisé et un animateur de revues littéraires, scientifiques et artistiques, il a lui-même beaucoup écrit sur des sujets très divers qui montrent l'étendue de sa curiosité et de ses connaissances : la typographie, l'élevage des chevaux, la musique — il était lui-même un bon instrumentiste, joueur de basson —, de nombreuses esquisses de comédies et un grand ouvrage d'histoire locale qui fait toujours autorité et qui suffirait à assurer sa gloire : *La Commune et la Milice de Nantes*. Cet ouvrage composé de 12 volumes d'environ 400 pages chacun fut publié à un rythme accéléré de 1839 à décembre 1843, le dernier volume ayant d'ailleurs paru après la mort de Camille Mellinet, survenue le 8 août 1843. Il s'agit d'une histoire de Nantes, des origines de la cité à la Restauration pour laquelle Camille Mellinet a rassemblé une abondante documentation : il cite ses sources en tête du premier volume, ce qui était assez nouveau pour l'époque. A partir de la Révolution ses documents sont de première main puisqu'ils sont

puisés dans les archives publiques ou qu'ils ont été recueillis de la bouche des témoins ou des acteurs des événements qui sont racontés; certains documents lui viennent même de sa propre famille, étant donné le rôle que son père et son grand-père ont joué dans les débuts de la Révolution à Nantes. Mais ce qui est le plus original et le plus neuf, c'est le point de vue adopté par Camille Mellinet pour dresser cette monumentale histoire de Nantes. Comme il le déclare dans le liminaire du premier volume, il se propose d'expliquer comment sont nées et se sont développées les institutions municipales de Nantes. Camille Mellinet était, on le sait, un républicain convaincu, respectueux des règles démocratiques et ennemi de tous les excès. Aussi consacre-t-il de longs développements à expliquer comment la Révolution a permis aux institutions municipales nantaises d'atteindre leur apogée avec la création de la Commune de Nantes et la réorganisation de la Milice bourgeoise, initiatives auxquelles son grand-père, François Mellinet, le Conventionnel, avait eu une grande part. Il n'en dénonce pas moins les erreurs, les excès et les crimes qui ont été commis au nom de la République. Il explique notamment qu'en méconnaissant le sentiment religieux des habitants des campagnes l'on a provoqué imprudemment le déclenchement de l'insurrection vendéenne qui a mis en danger la République et menacé la ville même de Nantes. Le sous-titre du 8^e volume, consacré à l'année 1793, «Résistance à la Terreur», prend tout son sens quand on se rappelle la lutte courageuse menée par son père et par son grand-père contre le régime de plus en plus despotique de la Convention. Et les lignes qui ouvrent le volume suivant consacré aux années 1794 et 1795 évoquent les riches pris par son père en dénonçant les crimes de Carrier: «Enfin Carrier est parti... Comme par une sorte d'enchantement la guillotine s'arrête, le sang ne rougit plus le fleuve, les armes meurtrières ne retentissent plus dans les carrières de Gigant contre les malheureux sans défense, la ville respire, les assassins n'ont plus leur proconsul, et les vrais criminels commencent à soupçonner qu'ils sont allés trop loin...» *La Commune et la Milice de Nantes* est un ouvrage à la gloire des institutions municipales de Nantes présentées comme un modèle de démocratie locale, puisqu'elles faisaient participer à la gestion des affaires publiques les citoyens qui se distinguaient par leurs talents, par leur sagesse et par leur modération. Nous savons d'ailleurs que Camille Mellinet, mettant ses principes en application, participa activement à la gestion des affaires communales comme conseiller municipal et à la défense de la ville comme membre puis commandant de l'escadron de cavalerie de la Garde Nationale. *La Commune et la Milice de Nantes* connut un grand succès dès sa parution et son auteur se vit offrir la Légion d'Honneur, à titre civil, en 1841, alors qu'il avait refusé cette décoration à titre militaire huit ans plus tôt. Il accepta alors de voir ainsi récompensé ce travail d'historien et de philosophe qui était comme le couronnement de toute sa carrière d'imprimeur et d'animateur incomparable dans le

domaine des lettres, des sciences et des arts. Mais aussi ce travail l'avait épuisé, d'autant plus qu'il venait s'ajouter aux soucis matériels et financiers habituels aux imprimeurs. Aussi ne nous étonnons pas qu'il soit véritablement mort à la tâche à l'âge de 48 ans, le 8 août 1843, des suites d'une congestion cérébrale. Et l'émotion fut grande parmi ses nombreux amis lorsque l'on comprit que Camille Mellinet était en quelque sorte «mort pour Nantes... mort pour avoir travaillé pour elle» selon l'auteur de l'article qui annonçait sa mort dans *Le Breton*.

Camille Mellinet fit aussi preuve de vertus familiales dont son père Anne-François Mellinet ne lui avait guère donné l'exemple. Il s'était fait imprimeur par devoir, pour seconder sa mère. En 1826, à l'âge de 31 ans, il avait épousé la fille d'un négociant, Séraphie Félicité Baudoux, dont le frère était aussi son associé comme imprimeur-libraire. Le ménage eut trois enfants, Émilie, née en 1827, Henri, né en 1831 et Lucie, née en 1833. Nous savons quel intérêt il portait à ses enfants. Il a écrit à leur intention un *Journal* inédit où il a noté, lorsqu'il a compris que l'excès de travail commençait à ruiner sa santé, ces lignes émouvantes : «Je m'afflige de cet avenir que ma faiblesse prépare à ma famille, je vais à la ruine, je le crains... et alors, que deviendrez-vous, mes pauvres enfants, vous les objets de mes constantes pensées ?» A sa mort l'imprimerie fut gérée par sa femme sous le nom d'*Imprimerie Veuve Mellinet*. En 1884 ce fut sa fille cadette, Lucie, qui prit la direction de l'imprimerie sous la raison sociale de *L. Mellinet et Cie, successeurs*. En 1900 Lucie laissa la direction de l'imprimerie au gendre de sa sœur aînée, Émilie, Jules Biroché qui exploita l'imprimerie en association avec Pierre Dautais, sous le nom d'*Imprimerie Jules Biroché et Pierre Dautais*. Lucie devait mourir en 1910 sans alliance. Son frère Henri, qui n'eut pas de descendance, ne s'occupait pas de l'imprimerie. A la mort de son mari, en 1917, Mme veuve Biroché, petite-fille de Camille Mellinet, continua à diriger l'imprimerie, toujours située place du Pilon, jusqu'à sa mort en 1921. Comme elle n'avait pas d'enfants, elle laissa son imprimerie à deux ouvriers MM. Jégo et Mas qui en 1931, transportèrent les ateliers au 31 quai de Versailles. C'était alors l'*Imprimerie Mellinet, Jégo et Mas successeurs*. Après la mort de M. Jégo, l'imprimerie fut gérée en société sous le nom d'*Ancienne Imprimerie Mellinet*. En 1981 elle fut transférée au Centre de Gros et cessa toutes ses activités en 1982.

La mère de Camille Mellinet, née Rosalie-Anne Malassis, mourut le 16 juillet 1861 à l'âge de 85 ans. Quant au frère cadet de Camille, Émile Mellinet, il fit une brillante carrière militaire et il est actuellement plus connu à Nantes que Camille, puisqu'il a atteint le grade de général et que sa statue en bronze orne depuis 1898 la place Mellinet, charmante place au tracé régulier bordée d'immeubles de style Charles X. Émile Mellinet était né à Nantes en 1798. Il s'était illustré en Algérie où il avait fondé Sidi-Bel-Abbès, en Crimée où il fut blessé au siège de Sébastopol, et en

Italie. En 1863 il fut nommé commandant supérieur des Gardes Nationales de la Seine et en 1865 il fut fait sénateur par Napoléon III. Il passa à Nantes une longue retraite qui fit de lui l'un des personnages les plus en vue de la ville. C'était aussi un passionné de musique qui réorganisa les musiques militaires et un bibliophile averti qui a laissé de nombreux documents à la Bibliothèque Municipale de Nantes. Il est mort à Nantes en 1894 dans sa quatre-vingt-seizième année.

Pendant plus de deux siècles l'imprimerie des familles Marie, Malassis, Mellinet et de leurs successeurs a été l'entreprise nantaise qui a joué le rôle le plus important dans la communication des idées grâce aux ouvrages, aux journaux et aux revues qui sont sortis de ses presses. Mais c'est incontestablement avec Camille Mellinet qu'elle a connu son plus grand rayonnement. Contemporain de Balzac, Camille Mellinet nous apparaît aussi comme une sorte de personnage balzacien. Il fut imprimeur et écrivain comme Balzac, mais à la différence de Balzac il se trouva à la tête d'une imprimerie florissante. Comme Balzac il fut animé d'une soif de connaissance et d'une ardeur à les diffuser qui avaient quelque chose de romantique; comme Balzac il croyait à un ordre social fondé sur l'honnêteté et sur les qualités personnelles; comme lui aussi il s'est tué au travail, ou plus exactement, comme certains personnages de la *Comédie humaine*, il a usé dans la poursuite de multiples entreprises la quantité d'énergie qui lui était impartie et qui a fini par se réduire comme une peau de chagrin. Du moins a-t-il laissé derrière lui une œuvre qui lui survit comme un monument élevé à sa mémoire: les revues qu'il a créées et animées, le mouvement qu'il a donné aux lettres, aux sciences et aux arts et cette grande œuvre qu'est *La Commune et la Milice de Nantes* où les historiens de Nantes et de la Bretagne peuvent toujours puiser.

Alain CHANTREAU

BIBLIOGRAPHIE:

P. Levot, *Biographie bretonne* (François Mellinet et Camille Mellinet).

L. Leconte, *Le Général A-F Mellinet et sa brigade «La Victorieuse»*, Courtrai, s.d.

Alcime Bachelier, *Le Jansénisme à Nantes*, Paris, Nizet et Bastard, 1934.

Paul Manceron, *Les Journaux que lisaient les Nantais aux temps de la Restauration et de Louis-Philippe*, in *Bulletin de la Société Archéologique et Historique de Nantes et de Loire-Atlantique*, années 1953, tome 92, pp. 36 à 71 et 1954, tome 93, pp. 127 à 161. Les citations du *Journal* inédit de Camille Mellinet sont empruntées au second article.

François Bougouin, *L'Imprimerie à Nantes depuis son implantation jusqu'à l'époque actuelle*, in *Bulletin de la Société Archéologique et Historique de Nantes et de Loire-Atlantique*, année 1974, tome 113, pp. 167 à 211.